

Ne pas pouvoir vraiment “être avec”, ne pas pouvoir “co-naître”

*Mohamed Benrabah **

Comme mode d'acquisition du savoir, la traduction reste ainsi très faible dans l'aire arabophone.

Il y a par année et par million de personnes un seul livre traduit d'une langue étrangère vers l'arabe.

On estime que le nombre de titres traduits depuis le règne du calife Maamoun (9^e siècle) est d'environ 10 000, soit presque le nombre moyen de livres traduits en espagnol chaque année.

Le retard en matière de savoir dans cette aire géographique est à imputer, en partie, à cette carence dans la traduction.

Les connaissances produites par une communauté humaine nous renseignent sur sa capacité à participer au savoir humain universel et à renouveler les sources de sa propre créativité. Sa force ne dépendra pas de la taille de sa population (démographie), mais du nombre et de la notoriété de ses créations scientifiques, culturelles, etc. Il s'agit en fait de la production du savoir comme capital acquis grâce à la transformation des connaissances recueillies auprès d'autres sociétés.

Un système d'acquisition du savoir (enseignement et recherche) comprend *grosso modo* deux parties : (1) l'accès à l'information et son organisation — à savoir, la question de la diffusion de l'information, (2) l'extraction et l'exploitation du savoir tiré de cette information — autrement dit, la question de la production du savoir ou du contenu. Aussi bien dans l'acquisition du savoir que dans sa production, la traduction joue un rôle important.

Dans ce qui suit, nous allons traiter de la traduction en tant que moyen d'acquisition du savoir et de sa production dans la région du Moyen-Orient et Afrique du Nord (MOAN), aire géographique plus connue sous le vocable « Monde arabe » car majoritairement arabophone dans son expression linguistique. La traduction va donc se faire soit vers l'arabe (langue cible)

* Université Stendhal-Grenoble 3

comme moyen d'accès à l'information, soit à partir de l'arabe (langue source) pour renseigner d'autres peuples sur les réalisations des peuples arabophones.

Faiblesse de la traduction comme outil d'acquisition et de production du savoir

En arabophonie, la traduction dans les deux sens demeure faible. Elle est même insignifiante comparée à l'importance du « poids politique » de sa langue — elle est officielle ou co-officielle dans 25 pays (langue multiétatique) et elle est présente sur deux continents (langue intercontinentale) — et de son « poids démolinguistique » : on estime, qu'en juillet 2008, les pays de la Ligue arabe (22 pays) comptaient plus de 346 millions d'habitants¹.

Selon l'Index Translatonium de l'UNESCO qui comptabilise les ouvrages traduits dans le monde entre 1979 et 2004, cinquante langues arrivent en tête comme langues cibles. Dans ce classement, quatre des cinq principales langues multiétatiques et intercontinentales (anglais, arabe, espagnol, français, portugais) apparaissent parmi les sept premières : l'espagnol occupe la deuxième position (après l'allemand) avec 192 833 titres traduits, le français la troisième avec 184 106, l'anglais la quatrième avec 107 379 et le portugais la septième avec 69 806. L'Index Translatonium de l'UNESCO fournit également le « Top 50 » des pays qui traduisent le plus. L'Allemagne occupe la première place avec 218 621 titres traduits, suivie par l'Espagne avec 193 936, la France avec 149 221 et le Japon avec 104 151. Dans cette liste, le premier pays anglophone n'est autre que les États-Unis qui se placent en 13^e position avec 39 738 titres traduits².

L'arabe, qui fait partie des cinq langues intercontinentales et multiétatiques, relève de

la périphérie dans le flux de traductions de livres dans le monde. Il arrive en trentième position avec seulement 8 989 titres traduits en un quart de siècle... À peine un peu mieux que l'hébreu (8 911 titres traduits), langue parlée par un peu plus de 5 millions de personnes et dont plus de 4,8 millions vivent en Israël, seul pays à lui accorder le statut de langue officielle³. Dans le « Top 50 » des nations qui traduisent le plus, un seul pays arabe y apparaît, l'Égypte qui occupe la 45^e position avec 3 513 titres traduits.



Photo Hamid Debarrah

Comme mode d'acquisition du savoir, la traduction reste ainsi très faible dans l'aire arabophone. Au cours de la première moitié des années 1980, en moyenne 4,4 livres traduits par million d'habitants furent publiés dans les pays de langue arabe — moins d'un livre par million de personnes par année — contre 519 livres par million d'habitants en Hongrie et 920 en Espagne. Le monde arabe traduit environ 330 livres par an, soit cinq fois moins qu'un pays de 11 millions d'habitants comme la Grèce. En fait, cette absence d'ouverture sur les connaissances produites par les autres est un mal ancien qui remonte loin dans l'histoire de l'aire arabomusulmane. Selon le rapport du PNUD de 2003, le nombre de titres traduits depuis le règne du calife Maamoun (9^e siècle) est d'environ 10 000, soit presque le nombre moyen de livres traduits en espagnol chaque année.⁴

La faiblesse de la diffusion et de l'absorption du savoir dans le monde arabe a nécessairement des retombées sur sa production. La transformation en capital des connaissances acquises connaît une réelle

stagnation, voire une régression, en terre arabophone. La faible production du savoir dans cette région s'illustre également dans la traduction de l'arabe vers d'autres langues.

Les données les plus récentes sur les traductions (période 1979-2004) produisent une hiérarchie à cinq niveaux. L'anglais reste hyper-central et se détache du peloton de tête avec 920 595 ouvrages traduits. Le français et l'allemand, loin derrière l'anglais, occupent la position centrale avec des chiffres dépassant les 150 000 traductions. La position semi-centrale revient au russe (91 382), à l'italien (51 327), à l'espagnol (39 618) et au suédois (28 494). Six langues occupent la place semi-périphérique : le néerlandais (14 721), le danois (14 438), le tchèque (13 554), le polonais (11 567), le japonais (11 106) et le hongrois (10 170). Parmi les langues périphériques on compte, entre autres, l'arabe (8 932 traductions), le portugais (8 644) et le chinois (6 612). En fin de compte, parmi les cinq langues multiétatiques et intercontinentales citées plus haut, la première est hyper-centrale (anglais), la deuxième centrale (français), la troisième semi-centrale (espagnol) et les deux restantes périphériques (arabe et portugais).

Dans le « Top 50 » des langues les plus traduites, l'arabe occupe la 17^e place⁵. En fait, il y a ici une amélioration dans le classement de l'arabe par rapport à celui de la traduction vers l'arabe : il passe de la 30^e position en tant que langue cible à la 17^e position en tant que langue originale. Par contre, les chiffres sont à peu près équivalents : 8 989 traductions vers l'arabe et 8 932 traductions à partir de l'arabe. Et il n'y a pas lieu de faire dans le triomphalisme à partir de ces derniers chiffres. Lorsque l'on considère les données fournies par l'UNESCO sur les langues traduites par chaque nation, on découvre que l'embellie

est due aux pratiques en cours dans certains pays arabophones. Parmi les quelque 8 989 titres traduits par les États arabophones (entre 1979 et 2004), 708 étaient écrits en arabe, soit une proportion de 7,88%. Deux pays, l'Arabie Saoudite et l'Irak, comptent à eux seuls 536 ouvrages traduits de l'arabe. Sur un total de 506 ouvrages traduits, l'Arabie Saoudite compte 107 en arabe, soit 21,15% de l'ensemble⁶. L'Irak, lui, a traduit à partir de l'arabe 429 livres sur un total de 509, soit une proportion de 84,28%⁷. Avant la chute de Saddam Hussein, l'Irak représentait l'un des principaux foyers de production et diffusion de l'idéologie panarabe bassiste. En outre, vue l'importance de la production du livre théologique par les Saoudiens et le prosélytisme religieux ouvertement déclaré par l'Arabie Saoudite, on peut s'attendre à ce que ce dernier en tant que pays émetteur d'ouvrages religieux écrits en arabe finance lui-même leur traduction.

Afin d'avoir un ordre de grandeur, prenons ce qui se fait dans trois pays dont deux ont comme langue officielle une des grandes langues multiétatiques et intercontinentales (États-Unis et France) et un avec une langue mineure (Israël). Dans le tableau qui suit, nous reprenons, pour chacune de ces trois communautés nationales, les dix langues les plus traduites avec le nombre de traductions. Ces statistiques montrent que le nombre d'ouvrages traduits dans la langue du pays demeure insignifiant par rapport au volume traduit dans la première langue majeure. Les États-Unis ont traduit à partir du français 8 149 ouvrages contre 1 635 à partir de l'anglais ; la France a traduit 92 855 livres à partir de l'anglais contre 7 784 à partir du français ; et les Israéliens ont traduit 6 989 ouvrages à partir de l'anglais contre 492 à partir de l'hébreu.

Les 10 langues les plus traduites aux États-Unis, en France et en Israël

langues occupent une position fragile dans les programmes scolaires des écoles publiques

Cl.	États-Unis ⁸		France ⁹		Israël ¹⁰	
	Langue traduite	Nombre	Langue traduite	Nombre	Langue traduite	Nombre
1	Français	8 149	Anglais	92 855	Anglais	6 989
2	Allemand	8 119	Allemand	12 350	Français	557
3	Russe	2 986	Italien	8 171	Allemand	495
4	Espagnol	2 854	Français	7 784	Hébreu	492
5	Italien	2 450	Espagnol	4 946	Espagnol	136
6	Hébreu	1 727	Japonais	3 644	Yiddish	131
7	Anglais	1 635	Russe	2 302	Italien	110
8	Japonais	1 525	Latin	1 982	Russe	106
9	Grec ancien	1 275	Grec ancien	1 684	Polonais	74
10	Latin	1 185	Arabe	1 225	Suédois	44

En comparant avec les pratiques d'autres pays, on arrive à cette constatation : aussi bien les Saoudiens que les Irakiens du temps de Saddam Hussein utilisent la traduction comme stratégie pour diffuser leur idéologie respective — le wahhabisme (intégrisme) pour les uns, l'idéologie bassiste (panarabe) pour les autres. En réalité, les traductions vers l'arabe et à partir de l'arabe tendent à montrer que les pays arabes sont plus enclins à faire de la propagande (religieuse, etc.) que d'éclairer leur population en traduisant les autres pour surmonter l'ignorance et produire éventuellement un capital savoir. C'est ce qui ressort, par exemple, pour le portugais : cet idiome est classé 7^e pour la traduction d'autres langues (avec 69 806 ouvrages traduits) mais 18^e lorsque ce sont les autres qui le traduisent (avec 8 644 titres). Ayant une langue moins connue avec un poids inférieur (langue périphérique) à celui de l'anglais et du français sur le marché de la traduction, les lusophones préfèrent d'abord éclairer et informer leur population en traduisant vers le portugais.

Langues étrangères :

« cheval de Troie » de l'occidentalisation

Evidemment, la traduction sous-entend des politiques ouvertes à l'acquisition des langues étrangères/secondes (L2). Et là encore, l'enfermement est de mise : ces

de la grande majorité des pays arabophones. Leur enseignement ne relève pas d'une politique réfléchie et illustre l'absence chez les classes dirigeantes d'une prise de conscience de leur importance comme outil d'acquisition et de diffusion du savoir. Seul un pays, le Liban, a maintenu la L2 dès la première année primaire. L'État libanais a même autorisé en 1995 l'enseignement des mathématiques et des sciences en langue seconde dans les écoles publiques. À l'opposé, l'Arabie Saoudite n'assure aucun enseignement de L2 dans le cycle primaire. Une récente tentative cherchant à mettre l'anglais en quatrième année élémentaire a été déjouée par les milieux religieux du royaume saoudien¹¹. Certains pays du Golfe préfèrent introduire la langue seconde au cours des deux dernières années du cycle primaire alors qu'en Égypte elle n'est obligatoire qu'à partir de la quatrième année¹². Dans les trois pays du Maghreb (Algérie, Maroc et Tunisie), l'apprentissage du français commence à partir de la troisième année de l'enseignement élémentaire. Le cas le plus caricatural est celui de la Libye qui a interdit, jusqu'à récemment, l'enseignement des langues étrangères dans les écoles publiques et, ce, pendant des décennies¹³. Cette pratique remonte au père du nationalisme linguistique panarabe, Sati al-Husri. Lorsque ce dernier a occupé le poste de Directeur général de l'éducation en Irak (1923) et en

Syrie (en 1944), il a interdit l'enseignement des langues étrangères dans le cycle primaire au nom de l'« indépendance culturelle »¹⁴.

En France, au Japon, au Royaume-Uni, etc., il y a une véritable ouverture sur les langues étrangères grâce, entre autres, à la réelle domination de la langue officielle/nationale : elle est institutionnalisée et maîtrisée par le plus grand nombre. En arabophonie, la situation de la majorité des pays qui la composent demeure fort « simple » : la pluralité linguistique est « gérable », et l'arabe domine par son statut de langue officielle/nationale et par le nombre de locuteurs. Puisque dans l'aire arabophone l'arabe domine, il devrait y avoir une réelle ouverture sur les langues secondes comme instrument d'acquisition du savoir. Pourtant, la situation décrite dans le paragraphe précédent montre une tendance opposée. Si le Liban fait dans l'ouverture, les Saoudiens, eux, privilégient les pratiques en cours dans les pays où il n'y a pas domination d'une seule langue, comme la Suisse par exemple avec la modernité (tolérance, démocratie, etc.) en moins. En fait, l'Arabie Saoudite ainsi que plusieurs autres pays arabophones privilégient l'école comme instrument d'intégration purement arabo-islamique et comme une digue pour se préserver de l'Autre. Jean Laponce interprète ainsi l'édification de ces frontières protectrices contre la diversité :

« Ne pas se comprendre, ne pas se bien comprendre, c'est ne pas se connaître ou du moins ne pas bien se connaître ; c'est, pour reprendre le mot de Claudel, ne pas pouvoir vraiment "être avec", ne pas pouvoir "co-naître". »¹⁵

L'observateur qui connaît l'histoire du monde arabo-musulman ne peut s'empêcher de trouver une similitude (troublante) entre l'enfermement imposé aux jeunes dans la plupart des pays de langue arabe

et celui de l'époque de la décadence de la civilisation arabo-musulmane. Du temps du rayonnement de celle-ci — lors de la période classique qui correspond aux trois premiers siècles après la naissance de l'Islam — des milieux arabo-musulmans méprisaient les « infidèles » qui, selon eux, n'avaient rien à enseigner aux musulmans. Ce mépris s'exprimait dans leurs attitudes négatives envers les langues des non-croyants.¹⁶ Le refus d'apprendre les langues de l'Occident « impie » au moment où celui-ci entraînait dans la Renaissance a exacerbé l'enfermement et accéléré la décadence. De nos jours, ce sont surtout les milieux conservateurs islamistes, notamment ceux des monarchies de la Péninsule Arabique et du Golfe Persique, qui refusent l'utilisation des langues étrangères comme l'anglais. Ils redoutent l'occidentalisation de leur culture, le détachement par rapport à la patrie, et la corruption de leur engagement religieux¹⁷. Ces intellectuels perçoivent les langues étrangères comme une menace directe contre la société musulmane : on perçoit l'anglais et le français, par exemple, comme le « cheval de Troie » d'un enseignement laïc qu'ils décrivent comme une « *colonisation de l'esprit* »¹⁸.

De tels agissements se rapprochent des pratiques en cours au Cambodge du temps du totalitarisme : les Khmers Rouges interdisaient les langues étrangères à l'école par peur d'une « contamination de l'étranger »...¹⁹

En guise de conclusion

Disons que la peur de l'Autre, le refus de son idiome (apprentissage des langues étrangères), et de ce qu'il produit (traduction vers l'arabe) pour « ne pas pouvoir vraiment "être avec" » entraîne un faible taux de diffusion et d'absorption des connaissances en arabophonie. On ne garantit pas ainsi

l'existence d'échanges entre les cultures et le renforcement du dialogue interculturel. Cette faiblesse explique en grande partie le pauvre état du capital savoir dans cette région. La stagnation et la régression des connaissances en terre arabophone prend sa source dans les pratiques du personnel politique arabe et de son besoin insatiable de tout contrôler. Tout compte fait, la faiblesse de la traduction vers l'arabe renforce la sous-information et la pensée unique. Moins on traduit et moins on est au courant des us et coutumes des autres communautés humaines. En réalité, le faible niveau de traduction dans l'aire arabophone n'a d'égal que le niveau d'ouverture de cette aire géographique aux idées de liberté et de démocratie. Comparée aux autres régions de la planète, celle du MOAN connaît un sérieux déficit en matière de libertés démocratiques. Elle reste la plus « fermée », celle qui stagne le plus, voire décline même.

Les politiques menées par des États de l'aire arabophone expliquent en partie seulement l'incapacité de l'arabophonie à participer pleinement à la vie du monde contemporain. L'autre partie de l'explication réside dans la politique linguistique des pays arabes (arabisation) qui exclue la langue parlée (dite dialectale, courante, populaire, etc.) méprisée au profit de l'arabe institutionnel (dit classique, littéraire, standard, etc.), seule variété reconnue dans ces contrées. Le résultat du divorce entre ces deux formes d'arabe est double : d'une part, on perpétue le despotisme et la domination politique, et, d'autre part, on bride le processus de pensée chez les sujets arabophones. La faiblesse de la traduction et de la production livresque en arabophonie s'explique également par l'impossibilité de traduire et d'écrire en langue courante. L'essayiste égyptien Moustapha Safouan, qui a traduit de grands auteurs en arabe classique (Freud et Hegel) et en arabe courant/égyptien (*Othello* de

William Shakespeare), témoigne : « pour n'importe quelle traduction sérieuse, l'arabe parlé convient beaucoup mieux que l'arabe classique. » Toujours à propos de traduction, il ajoute : « À cause de sa fraîcheur, le langage parlé peut rendre plus facile l'accès aux catégories d'une autre culture et faciliter les néologismes, procédé qui est parfois nécessaire. »²⁰ Parlant du faible produit des écrivains arabes, le penseur égyptien se demande « si écrire dans une langue réservée à une élite n'est pas le plus grand piège — narcissique par-dessus le marché — dans lequel nos écrivains sont tombés ; ils sont devenus une classe de brahmanes sans langue commune avec la foule “vulgaire”. »²¹

Finalement, Moustapha Safouan tire du divorce entre les deux formes de l'arabe une signification politique : un tel élitisme perpétue l'archaïsme des États arabes alors que « le but de l'écriture doit être de fournir la manière avec laquelle le peuple pourra articuler une compréhension plus efficace de sa situation. Pour le moment, la majorité des intellectuels se borne à une ironie auto-satisfaite articulée en langage classique qui fait d'eux les complices du despote. »²² Enfin, selon le penseur égyptien, ces écrivains qui méprisent leur langue première s'excluent eux-mêmes du champ de la pensée :

« Tant que durera la sacralisation de l'arabe avec lequel nous apprenons à écrire, nous resterons dans l'impossibilité de réviser les concepts qui règlent notre existence et qui passent pour des évidences ou des choses qui font partie de l'ordre naturel. Tant que durera le mépris de la langue maternelle comme langue impropre à la pensée, le peuple ne pourra que se résigner à laisser cette opération à ceux qui... ne pensent pas. »²³ ■

1. CIA (2008) The 2008 World Factbook. Consulté le 1er juillet 2008 sur <https://www.cia.gov/library/publications/the-world-factbook/index.html>

2. UNESCO (2007) « Statistiques pour l'ensemble de l'Index Translationum – «TOP 50» Pays ». Consulté le 1^{er} juin 2007 sur <http://databases.unesco.org/xtrans/stat/xTransStat.a?VL1=C&top=50&lg=1>.
3. Gordon, R.G. (ed.) (2005) *Ethnologue: Languages of the World*, 15th Edition, Dallas, Tex: SIL International, p.444.
4. UNDP (2003) *Arab Human Development Report 2003. Building a Knowledge Society*, New York: United Nations Publications, p.67.
5. UNESCO (2007) « Statistiques pour l'ensemble de l'Index Translationum – «TOP 50» Langue originale ». Consulté le 29 mai 2007 sur <http://databases.unesco.org/xtrans/stat/xTransStat.a?VL1=SL&top=50&lg=1>.
6. UNESCO (2007) « Statistiques de l'Index Translationum pour «Pays=SAU» – «TOP 10» Langue originale ». Consulté le 2 juin 2007 sur <http://databases.unesco.org/xtrans/stat/xTransStat.a?VL1=SL&top=10&c=SAU&lg=1>.
7. UNESCO (2007) « Statistiques de l'Index Translationum pour «Pays=IRQ» – «TOP 10» Langue originale » Consulté le 2 juin 2007 sur <http://databases.unesco.org/xtrans/stat/xTransStat.a?VL1=SL&top=10&c=IRQ&lg=1>.
8. UNESCO (2007) « Statistiques de l'Index Translationum pour «Pays=USA» – «TOP 10» Langue originale ». Consulté le 2 juin 2007 sur <http://databases.unesco.org/xtrans/stat/xTransStat.a?VL1=SL&top=10&c=USA&lg=1>.
9. UNESCO (2007) « Statistiques de l'Index Translationum pour «Pays=FRA» – «TOP 10» Langue originale ». Consulté le 2 juin 2007 sur <http://databases.unesco.org/xtrans/stat/xTransStat.a?VL1=SL&top=10&c=FRA&lg=1>.
10. UNESCO (2007) « Statistiques de l'Index Translationum pour «Pays=ISR» – «TOP 10» Langue originale ». Consulté le 2 juin 2007 sur <http://databases.unesco.org/xtrans/stat/xTransStat.a?VL1=SL&top=10&c=ISR&lg=1>.
11. CMIP (2004) *La Démocratie en danger, l'enseignement scolaire saoudien*, Paris : Berg International Editeurs, p.18.
12. Warschauer, M., El Said, G.R., and Zohry, A. (2007) "Language choice online: Globalization and identity in Egypt". In B. Danet and S.C. Herring (eds) *The Multilingual Internet. Language, Culture, and Communication Online*, Oxford: Oxford University Press, p.303-318, ici p.305.
13. Leclerc, J. (2005) « Libye » dans *L'aménagement linguistique dans le monde*, Québec, TLFQ, Université Laval, 25 septembre 2005, Consulté le 30 août 2007 sur:
<http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/afrique/libye.htm>
14. Cleveland, W.L. (1971) *The Making of an Arab Nationalist. Ottomanism and Arabism in the Life and Thought of Sati' al-Husri*, Princeton: Princeton University Press, p.63 & p.79.
15. Laponce, J. (2006) *Loi de Babel et autres régularités des rapports entre langue et politique*, Québec : Les Presses de l'Université Laval, p.44.
16. Lewis, B. (2002) *What Went Wrong? The Clash between Islam and Modernity in the Middle East*, New York: Oxford University Press, p.26 & p.37.
17. Al Abed, F. & Smadi, O (1996) "Spread of English and Westernization in Saudi Arabia", *World Englishes*, Vol.15, N°3, p.307-317, ici p.309.
18. Peel, R. (2004) « L'Internet et l'utilisation des langues : une étude de cas dans les Emirats arabes unis », *International Journal on Multicultural Societies (IJMS)*, Vol.6, N°1, 2004, p.159-172, ici p.161.
19. Clayton, T. (2002), « Language choice in a nation under transition : the struggle between English and French in Cambodia », *Language Policy*, Vol.1, N°1, p.3-25, ici p.5.
20. Safouan, M. (2008) *Pourquoi le monde arabe n'est pas libre. Politique de l'écriture et terrorisme religieux*, Paris : Denoël, p.99-100.
21. Ibid, p.80.
22. Ibid, p.75.
23. Ibid, p.161.